

Serge Joncour
Kenavo

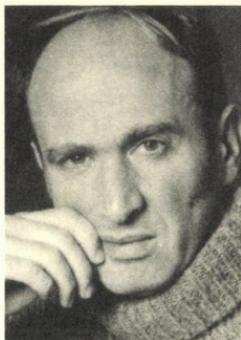
roman

Flammarion

Extrait de la publication

Kenavo

Serge Joncour



© Pierre Ferbos/Flammarion

« ... La brochure, ils n'ont qu'à la refiler à l'auguste, à l'autre Nobel du bord de mer, quitte à le dédommager en nature, puisqu'il paraît que le bonhomme est du genre à priser l'océan. Et puisque les Combi se prévalent d'être très regardants sur la stature de leurs prestataires de services, il serait dans l'ordre des choses de refiler la rédaction du dépliant à un nobélisé de première. »

Les Combi, poissonniers de père en fils, sont fiers de leur lignée. Le père à la vente, la mère à la caisse, les fils en mer et les filles à la découpe, le commerce bat son plein. Se pose la question d'une brochure promotionnelle destinée à être calée près de la caisse. La rencontre d'un Nobel tombe à pic.

Les personnages de cette fiction rocambolesque passent de la poissonnerie à la grande littérature sans détours. Ce qui enchante ici, c'est la cocasserie, l'invention langagière, l'art de créer à partir de rien des situations absurdes. Une histoire qui vous entraîne irrésistiblement jusqu'à sa chute, aussi salutaire qu'inéluctable.

Serge Joncour, avec Kenavo, signe son second roman après Vu, paru au Dilettante.



9 782080 679444

FF 7944-00-1

100,00 FF

Flammarion

Extrait de la publication

Kenavo

Serge Joncour

Kenavo

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 2000

ISBN : 9782081299627

Pas une vie d'assumer ses ancêtres, pas une vie de faire reluire l'antériorité, d'autant que la vérité vraie de cette histoire, signe que les lignées procèdent pour beaucoup de la mégarde, c'est que les nôtres auront tout bonnement confondu le cap Horn avec le rocher de Gibraltar. C'est comme ça qu'ils auront sincèrement débarqué sur les côtes de Californie, le physique en berne et les rêves au solstice, quelque part entre Le Lavandou et Cassis.

C'est de là que leur est venu le goût de naviguer, aux aïeux, de cette idée assez peu préparée de décrocher la barque à fond plat qui leur servait d'enseigne et de s'embarquer à six là-dessus pour déjouer la chose marine... On n'a pas idée non plus de se balancer sur le grand large sans le moindre sens de l'orientation, et pas plus de cartes que d'instruments, rien qui valide un tant soit peu l'intuition.

Quant à l'impérieuse nécessité qui les amena à l'excursion maritime, cette pieuse urgence qu'on voudrait faire passer pour de l'abnégation politique, à ce que j'en sais, elle procédait d'idéaux nettement moins indécrochables. Le coup des chemises noires du ricin et des bottes, le coup de se faire virer de la péninsule sans même avoir le temps de fermer la boutique, tout ça sent le prétexte à plein nez. Pour la famille, par contre, il n'y a là que du véridique, du certifié, ce sont bien nos aïeux en rupture de régime qui auront fait de nous de « l'immigrés italiens », nos ancêtres comme autant d'inflexibles transportés de nobles causes et de conceptions salubres, pur modèle de phalanstère exalté par l'exil. Évidemment, c'est plutôt flatteur de se savoir issu d'une lignée de rebelles, fort de ça on se vit soi-même comme un écho de cette bravoure-là, un lointain éclat.

Seulement la vérité est comme tout miroir, il y a souvent plus d'avantages à le tenir à l'envers qu'à l'endroit. Pour dire vrai, le prestige de nos souches, comme tant d'autres bravoures de l'Histoire, est de ces trophées qu'il faut sans cesse faire reluire, de ces médailles qui supposent le lustrage, sans quoi on se mire dans le terne, on se revit mal. Pour dire vrai, le drame des drames, ce sommet d'infamie qu'il faudrait taire et occulter, c'est qu'en fait de grands frondeurs italiens, les ancêtres n'étaient ni plus ni moins que des Bretons, pure souche même, et qu'en guise de noble cause l'odieux régime qui leur aura mis le vent en poupe, ce régime d'exception qui les vira du site, ne fut jamais rien d'autre que le régime de l'impôt... C'est à cause de ce fléau, cette famine de l'espoir, ce dispensateur d'agonie, que nos malheureux aïeux

auront dû gicler du site, et sous prétexte que la France ne fait toujours pas partie de la Bretagne, qu'elle n'est dans le fond rien d'autre qu'un pays mitoyen, depuis toujours ils éludaient le système de l'État souverain. Depuis Colbert nos grands-pères omettaient le percepteur, depuis Colbert ils faisaient mine de ne pas recevoir le courrier, allant même jusqu'à refuser la poignée de main au facteur, et chahuter l'huissier quand le besoin s'en faisait sentir. Et en plus de trois siècles ils ne se seront jamais fendus du moindre petit mot d'excuse pour signifier le délai, rien qui tente d'amadouer qui que ce soit, ou de désamorcer les procédures.

Pas de quoi nous plaindre ou nous blâmer, pas de quoi porter sur nous le doigt qui fait blêmir le renégat, d'autant que dans la famille tous étaient fiers d'avoir subtilement rebidouillé la généalogie, enchantés d'avoir miraculeusement basculé de Paimpol au transalpin, s'épargnant de fait toute réclamation au sujet des arriérés.

De sorte qu'à ce jour, autant par goût de la contradiction que par opiniâtreté, de cette prodigieuse lignée plus ou moins contrefaite, j'étais le seul vrai Breton, le seul en tout cas à l'assumer vraiment.

Aujourd'hui, la valeur de toute chose, sa texture d'apparat, tient surtout dans ce qu'elle recèle d'Histoire. Qu'un lit de camp ait bordé Henri IV ou qu'un miroir ait reflété les fondements de l'Empereur, et de suite il s'en trouve inestimable. De là la manie de l'historique, l'opuscule didactique, celui qui vise à exalter le patrimoine en pointant le sceau du rite, faire en sorte que les gens se disent que c'est du vrai, de l'authentique, tout ça parce que l'idée remonte à loin. De nos jours, le moindre navet qu'on cultive est hanté par le culte de l'orthodoxie, et que ce soit le pain à l'ancienne ou le vin vendangé à la main, dès lors qu'on retrouve dans le trajet du produit un détour qui l'ancre dans la tradition, il en retire aussitôt une surcote qui confine à la surestimation. L'historique, sous forme d'un petit dépliant calé là près de la caisse, c'est le point de vertu qui valide tout, le certificat d'un savoir-faire validé par l'usage, le petit *plus* qui fidélise le chaland et fait que le prix s'accroît.

En ce qui nous concerne, inutile de remonter dans les annales pour savoir que la poissonnerie est à coup sûr le plus vieux métier du monde – même si bon nombre d'activités lui disputent le titre –, de fait on avait donc toute légitimité à verser nous aussi dans la genèse, à brosser le déroulé du rite dans un opuscule coquet.

Plutôt que de délivrer le pedigree de chacun de nos poissons, l'idée, c'était de mettre le nôtre en avant : les Établissements Combi, princes de l'eau de mer et priseurs de grand frais, spécialistes de la Méditerranée en tout genre, écumeurs d'insondable et trieurs de faux du vrai, les Combi, poissonniers de père en fils, et ce depuis des siècles.

Le point fort aurait été de faire reluire la boutique sous le sceau du symbole, de mettre en avant la résolution politique de nos ancêtres comme on le ferait d'un fait d'armes ou d'un brevet, ne doutant pas que ce refus définitif qui avait fait leur marque, cette insoumission fondatrice, marquait bien que, chez les Combi, on n'était pas du genre à transiger.

Après tout, notre version de l'histoire était des plus envisageables, le coup du phalanstère sous-communiste sauvé de la noyade par le coup de rein du cétacé, cette poignée d'exaltés délivrée du fascisme par une baleine républicaine, animal qui selon leurs dires les aurait halés sur plus de mille milles ; il va sans dire que tout ça se tenait...

Suite à quoi il y avait eu ce serment qu'ils se seraient fait, une fois échoués sur leur rivage, de ne plus jamais quitter l'asile souverain de la patrie salvatrice et de poser là les nouvelles bases de la dynastie...

De là les Établissements Combi, Combi de chez Combi, structure familiale où on marine tous à ce jour, dans les relents de grand large et sous l'enseigne du même nom.

C'était donc en vue de divulguer nos racines que tous ici étaient décidés à concevoir une brochure, le genre d'opuscule tout couleur et en papier glacé, une merveille d'argumentaire où l'exil aurait valeur de mythe, avec la traversée des aïeux en morceaux de bravoure, et avec ça, des décors d'ombres craintes et des vertiges d'eaux glacées, un climat de valorisation qui, au-delà de l'héroïsme que recèle la démarche, ferait ni plus ni moins ressortir les Combi comme des vrais fils de l'onde, des spécimens jaillis tout droit de l'Histoire et comme infusés de la marée.

Le bénéfice de la manœuvre, en plus de patenter une bravoure bien légitime pour quiconque s'extirpe d'une répression quelle qu'elle soit, ne manquerait pas à coup sûr de rejaillir sur le prix du poisson qu'on vendait.

Le poisson agile qui me suit là sur le scooter, le fin du fin du dessus du panier, c'est le tout frais pêché des hautes mers, de ces prises célestes qu'on retrouve aux cartes de la corniche, des trouvailles qui finissent de barboter dans l'Yquem, dissipant le fondant dans des sauces à trois chiffres.

Avec ça, je trace dans le vent du large, poussé par les ruelles, j'apporte ma touche à ce vent toujours tiède ici, sinon chaud, des siroccos débarqués tout droit de l'Afrique, des mistrals enlevés, aux accents d'aneth, de fenouil et d'envies.

Pour aller livrer le Miramar, il faut avoir le scooter habile. Déjà il faut remonter la côte jusqu'au parterre du palace, un délicieux rond-point que les limousines arrondissent, et, une fois là-haut, additionner le maximum de tours avant que les portiers ne réagissent.

Ce jour-là, manque de bol, à peine atteint le demi-cercle que déjà le personnel me coince, à croire que pour une fois ils sont en jambes, ou qu'ils attendent de

ces arrivages de première qui plafonnent dans les suites, de ces éminences qui font le parterre en fleurs et les thuyas au garde-à-vous.

C'est là qu'une berline noire amorce son joli cercle autour du massif planté, une longue allemande avec deux petits drapeaux aux couleurs du Miramar, et les fameuses vitres teintées qui donnent l'envie de regarder. C'est ce bon Nobel qui nous revient avec sa manie du cycle, l'éthéré qui se ramène tous les printemps et qui gîte là pour faire jaillir sa prose, un habitué qui récidive sous prétexte que seul l'air d'ici l'inspire.

Le seul problème de cette haute peinture de l'esprit, c'est qu'à force de gratter des cinq cents pages sur des fortunes de papier bible le pauvre homme est garni d'une paire de culs-de-bouteille qui lui pose l'œil au-delà de l'orbite, une optique en hublot qui lui fait ce regard tout en devant dont nous soupèse la crevette. Le pire, c'est que pour massive que soit la prothèse, à la limite, on pourrait dire que ça ne suffit pas, puisqu'il commence de descendre avant même que sa portière soit ouverte, et qu'une fois les lunettes ramassées, au lieu de marcher tout droit vers le grand hall, il se met à piétiner le parterre.

Sa légitime descend après lui, nobélisée jusque dans le choix du sac à main, un peu fanée tout de même malgré les progrès de la teinture, les traits tirés par toute une vie de gloires, et sûrement trop de cocktails pour les arroser. Sûr qu'elle en rajoute, un soupçon d'humilité donnerait encore plus de gueule à tout ça, quitte à la feindre, cela dit plutôt que de hâter le personnel et de tanner les zélés, voilà que prend à la dame l'idée cocasse de se farcir toute seule les bagages, ce

qui fait le chauffeur décontenancé et le porteur en rond de flan.

C'est à ce moment-là que les relents de mon poisson les accrochent, l'immanquable maquereau de chez Combi décuplé par l'impatience.

— Vous les reconnaissez, c'est les Combi de chez Combi, « le poisson tout frais cueilli », même que chaque année Madame en fait la cure...

Dérouté par l'effluve, c'est là que le Nobel s'agite, s'affole, mobilise tout de lui en rajustant ses lunettes, se demandant s'il ne serait pas en train de marcher tout droit vers le grand large plutôt que de remonter le tapis rouge de l'allée. Tu parles d'une reconnaissance, à titre de clients du Miramar ces salauds-là s'envoient du Combi à longueur de journée, accueillant chaque fois la prise dans l'extase de la communion, mais dès lors qu'ils ont le poisson frais sous le nez, valide et vif dans son jus de marée, voilà que pour un peu ils en seraient éccœurés.

C'est là que les zélés le rassurent, lui jurant bien que le grand large ça n'était pas par là, et que de toute façon cette année encore la mer ne sentait pas, qu'ils avaient même veillé à ça.

Rassérénée par ces mots la curieuse procession se remet en marche, Madame avec ses valises et Monsieur tout encombré de ses bras, et derrière eux, deux grands smokings qui leur emboîtent le pas, parfaitement désolés de se voir privés de charge. J'attends un peu pour voir, ne serait-ce que leur façon de négocier la porte-tambour, le grand moulin qui brasse l'entreur ou l'éjecte indifféremment, mobilisant le personnel

comme le trapéziste au moment de la réception. Sans doute le Nobel doit-il avoir le goût du tourniquet, parce qu'il en fera cinq tours avant que la poignée de main du directeur ne l'extirpe, le grand pacha qui récupère l'auguste à hauteur de parquet, et faisant pourtant comme si de rien n'était.

C'est là que l'idée me traverse sous forme d'intuition, et sans même poser le cageot à terre je me lance dans le grand manège pour rattraper l'illustre. Alerté par l'effluve, le pacha ne fera qu'un geste à ses sbires, une poignée de chasseurs consternés de voir le poisson se pointer par la réception, des zélés qui me replongent illico dans le grand sas en m'indiquant que les cuisines c'est là-bas.

Je veux bien que le climat marin prédispose au poème, je veux bien que l'iodé décuple le contemplatif, mais j'ai rien de l'écrivain moi, j'ai rien du dégoûteur de formules qui font tinter le mirage, d'autant qu'en plus de méconnaître la science de la publicité, ses manières d'enrobages et ses tournures de facilités, il manque des pages au dictionnaire et j'ai tout le temps les mains mouillées. Maintenant, pour ce qui est de ficeler un argumentaire tout en louanges, une prose habile glissant subtilement de l'apologie au mercantile, en plus de maîtriser le vocabulaire et les façons de l'agencer, il faut surtout en avoir l'envie.

Quand ça les prend, ils se plantent tous là face à moi, le comité de lecture au grand complet, sous forme d'une famille à table, la pose attentive et la moue verrouillée. En général, au vu du grimoire, les pleurs se mélangent à la stupéfaction, la colère à l'incompréhension, en tout cas pour eux la désillusion est réelle, celle

de ne rien retrouver qui approche de près ou de loin cette pieuse fabulation au sujet de l'ascendance, cette légende vaniteuse et bricolée de toutes pièces, facétie généalogique qui nous verse bien au-delà du mensonge. Rien non plus au sujet de cette savante alchimie du patronyme qui nous aura transmués du celtique au transalpin, distillant l'alcool fort du Combi en partant de ces vieilles souches qu'étaient les Combenech et les Bilawen...

Tout de même, ce serait grave de consigner ce baratin, faire mousser la parabole pour étoffer la brochure, car autant le mensonge est tenable tant qu'il confine au stade de l'oral, autant le figer par écrit est nettement plus coupable.

—... Et alors, je ne vois pas où est le problème, d'autant que ce ne serait pas la première fois qu'on glisserait du Breton à l'Italien, dis-toi bien que l'affinité remonte à loin, parce qu'en plus de combattre l'Étrusque on aura déposé les armes aux pieds des Romains, et oui mon petit gars, que tu le veuilles ou pas, ça fait plus de deux mille ans que la Bretagne a à voir avec l'Italie...

— Peut-être, mais nous autres on n'a rien à voir avec César, nous autres on n'a rien des bardes prophètes et des coupeurs de têtes, et les seules légions auxquelles on se mesure, c'est des cageots de crevettes et des bans de poissons plats...

— Fais le malin va, mais dis-toi bien que sans le poisson tu ne serais rien, tu m'entends, rien, et si la mer n'avait pas eu l'idée de nous combiner ce machin-là, aujourd'hui les Combi seraient pichenette, ou alors ramoneurs ou bons à rien.

genre flambeaux, le Combi a l'embrassement tenace, et quand bien même nous tremperait-on la bougie dans la sauce à Neptune pendant trois jours et trois nuits, ce n'est pas ça qui arriverait à nous éteindre. Passons sur les détails de la tempête proprement dite, parce qu'ils affoleraient l'émotif en plus de chavirer l'aoûtien, et que, au vu de ces séquences de parfaite horreur qu'on a endurées, ils invalideraient même jusqu'à l'idée de navigation.

C'est bien pour ça qu'une fois la côte en vue, la dernière vague à nous soulever fut de toutes la plus hystérique, la plus libératrice, un vrai coup de pur bonheur, le genre d'élan qui vous détend le corps entier et vous met le cœur en porte-voix... Parce que tout de même c'était pure grâce que de toucher enfin de la Californie, ne fût-ce que des yeux, c'était pure grâce que de l'entendre nous carillonner un angélus modeste tout pareil aux nôtres, signe, au passage, que c'était l'heure de passer à table.

Enfin on touchait de près ces rivages célestes, ces côtes enviées qui avaient fait le projet de nos ancêtres, d'ailleurs les parents, les frangins et même les sœurs, sous le coup sans doute d'une émotion trop forte, tous se mirent à partir dans le sanglot, versant de ces larmes sans liquide dont vous essore la joie, alors que moi, de mon côté – à croire sans doute que les nerfs me prennent tout autrement –, plutôt que de chialer comme tout le monde je basculai dans l'éclat, celui de l'irrépressible rire, fou de surcroît, celui-là même que l'on dit être du cétaqué.

Il faut bien dire aussi qu'en terme d'émotion les gens d'ici y mettaient le paquet. Ainsi cet accueil royal

que nous servaient tous les bateaux au moment de nous croiser, des francs bonjours qu'ils nous lançaient sous la forme du geste, des signes de bienvenue que nous signait l'autochtone, même pas jaloux de nous voir rentrer pénardement au port alors que lui-même en sortait pour aller travailler.

— Et alors, qu'est-ce qu'on leur répond ?, me lança le père, ne doutant pas une seconde qu'à titre d'instruit sur la facture des langues, je fusse avisé de l'idiome qui régnait par ici.

— Tout dépend si l'idée c'est de leur dire bonjour ou au revoir.

— Et ben au revoir pardi, puisqu'eux autres ils s'en vont et que nous autres on arrive.

— Alors *kenavo* !

Imprimé en France par la Société Nouvelle Firmin-Didot

Dépôt légal : janvier 2000

N° d'édition : FF 794401 – N° d'impression : 49674